

SANDRINE KIBERLAIN

FEMME
À FACETTES

L'actrice, qui a su se faire une place qui ne ressemble à aucune autre, incarne la star de la Belle Époque dans *Sarah Bernhardt, la Divine*, biopic qu'elle magnifie de son énergie gracieuse.

PAR JULIETTE GOUDOT.

C

C'est pour elle que Cocteau invente l'expression « monstre sacré », intronisant Sarah Bernhardt (1844-1923) première « star » du théâtre français à la fin du 19^e siècle. Avec l'intelligence espiègle qui caractérise son jeu, Sandrine Kiberlain s'est glissée dans la peau de « la Divine », entourée d'un parterre de comédiens chevronnés, de Laurent Lafitte à Amira Casar, reconstituant le premier cercle de la plus grande tragédienne de son époque sous le regard de Guillaume Nicloux (*La Religieuse*). De sa passion (romancée) pour Lucien Guitry, père de Sacha, dont elle fut la marraine, à son engagement pour la défense de Dreyfus et contre la peine de mort, le film explore les facettes d'une femme moderne, volontiers transgressive dans ses amours comme dans ses amitiés, ne retenant ni ses mots (« La vieillesse, c'est pour les gens

malades », dit-elle, bravache, lorsqu'on l'ampute de la jambe en 1915 après une chute sur scène) ni ses engagements en faveur des poilus de la guerre de 1914 ou des homosexuels. Un rôle pas trop grand pour une actrice hors norme qui a su incarner toutes les métamorphoses, dans la loufoquerie comme dans la grâce. On l'a rencontrée lors des journées UniFrance à Paris en janvier dernier, le temps d'un thé.

Votre interprétation de Sarah Bernhardt est féministe sans être démonstrative, est-ce cela qui vous a séduite ?

Il y a eu plusieurs versions du scénario. Au départ, on avait 120 pages qui portaient de l'enfance de Sarah Bernhardt et suivaient classiquement sa vie, et puis il s'est épuré. Au fur et à mesure, il s'est recentré sur son intimité, ses coulisses et ses paradoxes, avec ce succès qu'elle a dû chercher toute sa vie en regard de son enfance maltraitée, de son manque d'amour et de son sentiment d'abandon, qui l'a conditionnée pour toujours. J'ai aimé que le film traite aussi de ce qu'on ne savait pas d'elle, son envergure sociale, sa part de provocation. Sarah Bernhardt a aimé des femmes sexuellement, intellectuellement, politiquement. C'est quelqu'un qui agissait en accord avec ses déclarations. Quand elle a dit : « Il faut se défendre de l'antisémitisme », elle est allée trouver Zola, qui a par la

suite écrit *J'accuse*. Quand elle a dit : « Il faut aider des soldats », elle les a soignés elle-même. Elle disait que les femmes devaient retirer leur corset et se libérer de leurs contraintes à une époque où ça ne se faisait pas. Je me suis mise à l'adorer, à la vénérer.

Comment jouer un personnage aussi mythique ?

J'ai essayé de ne pas être intimidée par tous les superlatifs qui l'entouraient, ce qui n'était pas facile. Entre « la voix d'or », « le monstre sacré », « la divine », je me suis dit que j'allais être

‘Quand je joue, j'ai l'impression d'être au bon endroit’

tétanisée. J'ai donc décidé de l'aborder comme n'importe quel personnage. Il y avait mille façons de jouer Sarah Bernhardt et on a décidé de créer notre Sarah. C'est vraiment devant la caméra de Guillaume que sont nés le corps et la voix de notre Sarah. ➤

Beaucoup de répliques étaient réelles et permettaient d'approcher la fantaisie, le drame, l'autorité ou même l'exécrable théâtralité de Sarah. J'y allais pas à pas. Chaque matin, on m'habillait, on me coiffait et j'avais l'impression de monter sur un ring. Guillaume me rappelait les enjeux de la scène et on y allait. **L'objectif était moins l'imitation qu'une réinterprétation de Sarah Bernhardt ?** Oui, car on n'était pas dans Charles Aznavour, Édith Piaf ou Françoise Sagan, dont on a des films, même s'il existe beaucoup d'illustrations de Sarah Bernhardt. Mais d'une peinture à l'autre, elle change de manière impressionnante, elle devient brune ou rousse, maigre ou plus grosse. Il n'y a que très peu d'images d'elle en mouvement, puisque le cinéma



Quel était le plus gros défi ?

Je crois que c'était de retranscrire le sentiment de modernité qu'elle évoque, même si on est encore dans l'esprit du 19^e siècle. Les costumes et les décors venaient planter cette époque, mais on s'est posé la question de comment retranscrire aujourd'hui la modernité d'une femme du 19^e siècle. Comment être moderne dans ce décor ? Sarah Bernhardt a été l'une des premières femmes à vouloir libérer la parole des femmes. Ça fait donc longtemps que ça dure, cette histoire, et ça n'est toujours pas probant.

Le film comporte des scènes de sexualité intense qui rappellent *À vendre* de Laetitia Masson (1998). Je pense aussi à cette phrase où Sarah Bernhardt dit : « Je joue avec tout mon corps, toute mon âme, tout mon sexe. » Était-ce important, voire politique, pour vous de représenter le désir des femmes de plus de 50 ans à l'écran ?

Ce qui est magnifique, c'est que des cinéastes pensent à cela, à mettre en scène le désir des femmes de 50 ans et le proposent à Nicole Kidman ou Demi Moore. Comment mettre en scène une femme qui jouit alors qu'elle a dépassé les soi-disant standards du désir ? Ce qui m'aide à réfléchir à ces questions, ce n'est pas seulement un personnage ou un thème, c'est surtout le rapport avec le ou la cinéaste. Peut-être que c'est politique

dans le sens où j'accepte aussi un film avec cette vision, cette envie de montrer une femme qui désire également des hommes et des femmes. Je voulais qu'on comprenne que les amis de Sarah étaient aussi ses amants. Je voulais qu'on voie les corps, la liberté sexuelle, les vibrations.

Est-ce que vous jouez l'amour différemment aujourd'hui ?

Ce que j'appréhende toujours autant, à plus de 50 ans, c'est d'embrasser un acteur ou une actrice, à cause de l'intimité. Comme je vais à 100 % dans l'incarnation, il faut que je trouve l'élan dans mon personnage et non dans le personnel, et ça m'empêche parfois de dormir. Sur ce plan, rien n'a vraiment bougé ! Dans *Romaine par moins 30* (comédie d'Agnès Obadia de 2009, *NDLR*), j'avais déjà une scène d'orgasme très forte, pareil pour les scènes d'amour d'*À vendre* ou du *Septième ciel* (Benoît Jacquot, 1997, *NDLR*). En revanche, je crois qu'on a enfin dépassé quelque chose avec l'âge des actrices. Récemment, Vincent Lacoste jouait mon amoureux dans *Le Parfum vert* (2022, *NDLR*) de Nicolas Pariser, alors qu'il pourrait être mon fils. J'ai dix ans de plus que Vincent Macaigne, qui était mon amant dans *Chronique d'une*

liaison passagère d'Emmanuel Mouret (2022, *NDLR*). Pierre Lottin va jouer mon amoureux dans *Personne d'autre*, de Jean-Baptiste Leonetti, il a vingt ans de moins que moi et ça n'est pas un problème.

L'histoire d'amour avec Lucien Guitry, joué par Laurent Lafitte, est assez déchirante. On connaît mal cette histoire...

Sarah Bernhardt aimait les gens entièrement, elle a eu une amitié amoureuse toute sa vie avec Lucien Guitry, même si le film choisit de romancer leur histoire. C'est la personne à qui elle se confiait le plus, même si leur histoire s'est transformée au fil des années. Sacha Guitry était devenu comme son filleul, avec un lien quasi filial jusqu'à la fin. Mais le vrai amour de Sarah était Ambroise Ramala, un acteur raté avec qui elle s'est mariée, qui était drogué et qu'elle essayait de placer dans toutes les pièces. Le film a choisi d'axer l'histoire sur Guitry pour montrer comment elle aimait. On a des courriers qui témoignent de sa générosité en amour. Mais quand sa confiance était trahie, ça la plongeait dans un abandon abyssal lui rappelant sa mère, qui la maltraitait quand elle était enfant. Ça m'a intéressée de travailler à cet endroit-là, entre l'amour surdimensionné du public et l'abandon.

Dans une séquence, on voit Sarah déplacer les décors d'une maquette de théâtre et faire de la mise en scène. Vous êtes aussi metteuse en scène, est-ce qu'on peut dire que parfois, vous vous mettez en scène en jouant un personnage ?

Comme actrice, je me fonds dans l'univers du cinéaste à 200 %. Et depuis que j'ai fait un film, je me sens encore plus l'alliée du metteur en scène. Je n'hésite pas à proposer, à donner le ton. Guillaume m'a laissée faire, il savait que j'étais remplie de quelque chose que j'allais devoir livrer. Ça aurait pu être une catastrophe, mais j'ai remarqué que je suis souvent assez sûre de moi. Quand je joue, j'ai l'impression d'être au bon endroit. Je dis ça sans prétention, comme un cordonnier qui ferait bien ses semelles de chaussures. Cette



confiance me vient aussi du fait d'être choisie. Après, tout se fait au tournage, on a commencé par la scène où je dirige les jeunes acteurs et ça a ensuite été de surprise en surprise.

Avez-vous songé à votre grand-mère, qui affirmait avoir été tragédienne en Pologne avant-guerre, pour interpréter Sarah Bernhardt ?

Non, car je n'ai jamais eu la preuve de ce qu'elle nous disait, même si je la crois. En revanche, je me souviens qu'à 12 ans, puisque ma grand-mère savait que mon rêve était d'être actrice, elle m'avait dit qu'il faudrait que je change mon nom pour « Sandra Bernhardt ». Elle pensait qu'on ne pouvait être actrice que dans la lignée de Sarah. Je trouve ça fou, la vie, puisqu'on me propose de la jouer quarante ans plus tard.

SARAH BERNHARDT, LA DIVINE, DE GUILLAUME NICLOUX, EN SALLES LE 26/3.

TIMELINE

• **1968** Naissance à Boulogne-Billancourt dans une famille de restaurateurs, descendante de grands-parents juifs polonais installés en France en 1933.

• **1995-1996** Révélation avec *Les Patriotes* d'Éric Rochant, *En avoir (ou pas)* de Laetitia Masson et *Un héros très discret* de Jacques Audiard.

• **1998** Épouse Vincent Lindon lors d'un mariage organisé à son insu. « Je n'ai même pas eu l'idée de dire non, c'était fou, comme un enlèvement », a-t-elle confié plus tard au magazine *Society*.

• **1999** Joue dans *À vendre* de Laetitia Masson.

• **2000** Naissance de sa fille Suzanne.

• **2010** Nomination au César de la meilleure actrice pour *Mademoiselle Chambon*, d'après le roman d'Éric Holder.

• **2014** César de la meilleure actrice pour *9 mois fermes* d'Albert Dupontel.

• **2018** Joue dans *Pupille* de Jeanne Herry, quatre ans après *Elle l'adore*.

• **2021** Réalise *Une jeune fille qui va bien*, inspiré des années noires de l'Occupation en France, avec Rebecca Marder dans le rôle-titre.

• **2025** Tourne *Personne d'autre* aux côtés de Pierre Lottin.